

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 2

MONTRÉAL, 16 MARS 1895

No. 28

SOMMAIRE:

LE RAPATRIEMENT, *Duroc*. — DOCTRINAIRES INTOLÉRANTS, *Jurénal*. — UN PROFOND ENSEIGNEMENT, *Franc*. — LES LIVRES D'ÉCOLE, *Un Ancien Instituteur*. — LE JOURNALISME AU CANADA, *Junius*. — LETTRE PASTORALE DE MGR LAFLÈCHE. — NOS INSTITUTRICES, *Magister*. — A L'ŒUVRE, *Gibrac*. — VARIÉTÉS: Le Vatican, les Papes et la Civilisation. — CHRONIQUE LITTÉRAIRE: UNE VIEILLE ACTUALITÉ, *Charles Fuster*. — FEUILLETON, LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL, *René Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boite 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNES

Nous continuerons jusqu'au premier avril à donner à tous nos abonnés qui solderont intégralement le prix de l'abonnement jusqu'au premier janvier 1896, une belle prime de DIX morceaux de musique, cinq morceaux de chant et cinq morceaux de piano.

Nous adressons cette semaine des factures à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré le 1er du présent mois.

A. FILIATRAULT

LE RAPATRIEMENT

L'*Opinion Publique* de Worcester nous informe que depuis une semaine cinq familles venant du Canada et se composant d'une quarantaine de personnes se sont établies à Danielsonville, dans le Connecticut.

D'autre part le *Herald* et l'*Electeur* annoncent, sur la foi d'une dépêche de St Pascal, qui malheureusement a été confirmée, que cent Canadiens-français de

cette paroisse ont pris, ces jours derniers la route des États-Unis.

Un nombre égal de nos compatriotes a pris le même chemin la semaine dernière.

Donc le drainage des nôtres vers l'étranger continue avec plus d'intensité que jamais.

C'est tout de même curieux de constater que cette recrudescence d'émigration coïncide justement avec l'établissement à Montréal d'un bureau de rapatriement.

Depuis un an ou deux les plus grands efforts ont été tentés pour diriger vers les paroisses du nord, nouvellement ouvertes à la colonisation, ceux de nos compatriotes, et ils sont légions, qui depuis dix, vingt, trente ou quarante ans, crevant la faim par ici, sont allés demander à un pays plus nourricier, le pain quotidien d'abord, un peu d'aisance ensuite.

Des conférenciers ont entrepris une évangélisation à cet effet dans les centres de la Nouvelle-Angleterre.

Le résultat a été nul ou presque.

Quelle est donc la cause d'un aussi piètre succès ?

Comment se fait-il que l'appât de riches terres qui ne demandent que du travail pour produire en abondance n'ait pas attiré chez nous des émigrés qui au moment même où cette planche de salut leur était jetée, se voyaient fermer par une crise commerciale aiguë les portes de leurs manufactures.

La cause ?

Mais elle est tangible, elle crève les yeux.

Elle procède de deux sources différentes.

Source matérielle : dépression considérable dans le monde commercial, impossibilité depuis le régime de la politique nationale, pour nos cultivateurs, de vendre les produits de leur ferme.

Source morale : fausse éducation donnée à nos enfants ; un trop grand amour du luxe développé dans nos campagnes par un clergé en général trop luxueux.

Le luxe est entré chez nous avec le presbytère-palais, qui dans la presque totalité de nos paroisses, ne rappelle en rien la crèche de Bethléem.

Nous sommes en pays ruiné. Nous avons, il est vrai, des terres immenses, fertiles, mais au lieu de mettre notre argent à faciliter les moyens de communications entre les différentes régions colonisables de la province et les villes, leur débouché naturel, nous avons préféré enrichir les monopoleurs et les institutions religieuses.

Le plus élémentaire bon sens demande que nous puissions offrir autre chose que de la misère à ceux que nous appelons auprès de nous.

Voilà pourquoi la question du rapatriement est présentement une utopie.

Les gouvernements qui la poursuivront sans avoir amélioré au préalable notre condition économique, y perdront leur temps et leur argent.

DUROC.

DOCTRINAIRES INTOLERANTS

On dirait que la P. P. A. et que les "Knownothing" ont recruté une partie de leurs membres dans notre clergé catholique, car il ne se passe pas de semaines sans qu'un révérend quelconque, des hauteurs de sa petite infailibilité, proclame des doctrines impossibles, des dogmes idiots ou agressifs.

On a bien vu, il y a environ un mois, le petit vicaire Desjardins, de St-Jérôme, insulter à la science et à la médecine et dénoncer l'anti-toxine du Dr Roux pour enseigner à la population qu'il faut combattre la diphtérie par le cerge de St-Blaise.

C'était bête, cependant cela n'avait rien de menaçant pour ceux qui avait recours quand même au sérum.

Mais le père Portelance, à Québec, vient de commettre une bévue qui enfonce, à notre avis, celle de ce M. Desjardins.

Le père Portelance, au cours d'un sermon échevelé, presque hystérique, s'est écrié que l'église catholique refuserait dorénavant les derniers sacrements aux ouailles qui se faisaient soigner par des médecins protestants.

C'était pousser l'intolérance jusqu'à ses extrêmes limites et attenter à la liberté professionnelle pour mieux abrutir les masses et les tenir sous le grappin.

Chez les orangistes, on jure de ne jamais épouser de catholiques.

Chez la P. P. A. on jure de ne pas employer de catholiques.

Et maintenant, sous peine de damnation éternelle, on veut forcer les catholiques à ne plus employer de protestants.

Nous n'avons décidément rien à envier aux sectes les plus intolérantes de ce pays.

Voilà maintenant que c'est un péché mortel que de se faire soigner par un médecin qui adore le même Dieu que nous, mais pas tout à fait d'après le même système et les mêmes simagrées que nous.

Si on continue, on fait aussi bien de nous ramener aux jours despotiques où tout mourant était obligé de donner un dixième de ses biens au clergé, sous peine de se voir refuser l'inhumation en terre sainte et de passer pour ce que les bonnes âmes appelaient *déconfé*.

Qu'on nous ramène donc sans délai le code des Visigoths si chrétiennement préparé par le clergé !

Qu'on ressuscite les décrets du Détéuronome qui or-

donnent de mettre à mort tous ceux qui dévient de la foi.

Qu'on remette donc en force les résolutions du concile d'Elvire défendant aux chrétiens de manger à la même table que les juifs sous peine d'excommunication.

Qu'on galvanise enfin tout le vieil attirail rouillé des âges purs de l'Inquisition et alors l'on saura à quoi s'en tenir.

Le sermon du père Portelance a soulevé tant d'indignation et de protestation que ce révérend a été contraint de rétracter dimanche dernier tout ce qu'il avait enseigné le dimanche précédent dans la chaire de vérité.

Il vous faut bien l'admettre, Messieurs les curés, vous avez beau avoir une soutane vous n'échapperez pas à l'*humanum est errare*.

Quand on regarde froidement ce qui se passe, ça fait songer à certaine page des *Ruines*, ce beau et consolant livre de Volney, où l'on voit les chamans, les bonzes, les brahmes et autres se réunir pour jeter l'apostrophe suivante :

"Oui, ces hommes sont des brigands, des hypocrites, qui prêchent la simplicité pour surprendre la confiance ; l'humilité pour asservir plus facilement ; la pauvreté pour s'approprier toutes les richesses ; ils promettent un autre monde pour mieux envahir celui-ci ; et tandis qu'ils nous parlent de tolérance et de charité, ils brûlent au nom de Dieu les hommes qui ne l'adorent pas comme eux."

JUNÉNAL.

Depuis que cet article a été écrit, nous avons reçu de Québec, la lettre suivante, qui justifie pleinement l'article qui précède :

Québec, 13 mars 1895.

Monsieur le Rédacteur,

Me permettez-vous, Monsieur, l'usage de votre journal pour vous demander une information ?

En quel endroit et en quel temps l'Eglise catholique a-t-elle défendu à ses ministres d'aller au chevet d'un mourant, lorsqu'il était demandé, sous le seul prétexte que le malade est soigné par un docteur protestant ?

C'est précisément ce que le père Portelance, de la fameuse congrégation des O. M. I. a annoncé aux fidèles, à Québec, le premier dimanche du mois de mars. Il a dit qu'il était absolument inutile d'aller le chercher pour assister un malade, fut-il à la dernière extrémité ; qu'il n'irait pas, s'il y avait là un médecin protestant à soigner ce malade.

Pourriez vous me dire, M. le Rédacteur, sur quel autorité, ce bon père s'appuie pour refuser le secours de son ministère à un bon catholique, pour de telles raisons.

IGNORANT.

UN PROFOND ENSEIGNEMENT

Il se déroule, présentement, un procès criminel devant les assises, à Sherbrooke, qui doit être un profond enseignement pour notre population.

Une jeune fille pauvre, orpheline de mère, obligée de gagner sa vie dans une filature, et de supporter, par surcroît, son vieux père infirme, est fascinée par un beau parleur, et succombe bientôt sous des promesses fallacieuses. Ce Don Juan, après l'avoir lâchement abandonnée, est forcée pour une cause analogue d'épouser une autre de ses victimes qui meurt au bout de quelques années. Il se présente de nouveau chez la première et tente de renouveler ses exploits d'antan. Elle commence par le repousser, mais elle tombe de nouveau, touchée sans doute par les paroles de repentir exprimées par le suborneur.

A quelque temps de là elle essaye encore une fois de lui faire tenir ses nouveaux engagements. On se sent tenté de croire qu'elle sera reçue avec bonté par l'homme qui l'a aimée ; on doit supposer qu'il l'accueillera à bras ouverts, et lui donnera le bonheur qu'elle est en droit d'attendre, ou tout au moins qu'il restera indifférent.

Mais non. C'est l'injure aux lèvres qu'il l'accueille. Il la rudoie et lui fait cruellement sentir la honte qu'elle a encourue et la responsabilité qu'elle porte aux yeux d'un monde, qui, tout bien pesé, ne vaut guère mieux qu'elle-même.

Aigrie par le malheur, le cœur ulcéré par toutes les avanies dont elle a été abreuvée, elle retourne chez elle, s'arme d'un revolver, et n'espérant plus obtenir de justice nulle part, elle tue son séducteur.

Voyons, quel est le père de famille, ayant charge d'âmes, qui osera lui jeter la pierre ? N'a-t-il pas, lui aussi, des petits enfants, des fillettes chéries qui sont exposées à perdre tous les jours ce qu'elles ont de plus cher au monde, malgré toute la surveillance qu'il peut exercer sur ces chères innocences ?

Je ne veux pas justifier le crime commis : c'est un meurtre, cela est indéniable. Mais n'est-il pas justifiable ? surtout lorsqu'on sait qu'il y a toute une catégorie de jeunes gens désœuvrés, dont les parents ont peiné durant des années pour leur donner l'aisance dont ils jouissent aujourd'hui, qui font ouvertement le métier de séducteur. Et si vous ne croyez pas ce que j'avance ici, vous n'avez qu'à demander au premier gandin venu un peu lancé dans la vie élégante, il vous aura bientôt renseigné et se glorifiera des conquêtes qu'il aura faites. C'est la monnaie courante de la conversation de ces jolis messieurs.

En présence de ces faits, bien peu de parents éprouveront de la pitié pour la seconde victime qui est en

réalité le premier et le pire assassin, C'est-à-dire, l'assassin de l'honneur.

Au moment de mettre sous presse, le télégraphe nous apprend la nouvelle que Joséphine Bégin a été acquittée par le jury après vingt minutes de délibération.

Bravo !

FRANC

LES LIVRES D'ECOLE

Monsieur le Rédacteur,

Je lis toujours avec intérêt vos articles sur l'éducation. Votre collaborateur *Magister* a résumé dans le numéro dernier d'une manière saisissante la situation des écoles, au point de vue sanitaire surtout.

J'ai quelquefois l'occasion de visiter Sherbrooke, Trois-Rivières, Sorel, ainsi que les principaux villages de la province de Québec. Et bien, Monsieur le Rédacteur, on trouve presque partout des salles de classe, surtout celles des commençants, tellement bourrées d'élèves que les malheureux sont tassés comme des marchandises dans un entrepôt. Et quant aux bouges infects des concessions, appelées par euphémisme des maisons-école, ils ne se comptent plus.

Mais à quoi bon aller si loin. Dans les municipalités voisines de Montréal, que dis-je, dans la ville même il y a des maisons d'école sans préau, sans cour de récréation, et où les pauvres enfants se trouvent tellement serrés les uns contre les autres qu'ils peuvent à peine remuer. L'hygiène scolaire, si on excepte quelques établissements privilégiés, est déplorable. Les écoles forment le dernier terme d'une progression tristement décroissante dont les pénitenciers forment le premier terme et les ateliers de travail le terme moyen. Telle est l'incurie du public à l'égard de l'éducation qu'on laisse subsister en maint endroit un état de choses auquel on porterait immédiatement remède s'il s'agissait du bague. Nous avons plus soin de la chourme que de nos enfants.

Mais il y a une autre question à laquelle *Magister* n'a pas touché, et qui mérite cependant d'être prise en considération, c'est celle des livres classiques.

D'après la loi scolaire, les commissaires sont tenus de prescrire pour les écoles sous leur contrôle une liste de livres qui doit être la même pour toutes les écoles sous leur contrôle. C'est ce qui se fait à Montréal, de sorte que si un élève change de quartier, les mêmes livres peuvent lui servir. Mais ailleurs, cet article de la loi est rarement observé. Dans la pratique, ce sont les institutrices (elles forment les quatre-cinquièmes du corps enseignant) qui font le choix des livres. Chacune d'elles a ses préférences; il lui faut

telle grammaire, telle arithmétique, telle histoire, telle géographie, etc. A chaque changement de titulaire, les livres ou une partie d'entre eux, sont mis de côté et il en faut d'autres. Tout naturellement, les parents se plaignent de ce surcroît de dépenses inutiles, et ils ont parfaitement raison. Un autre sujet de plainte très fondé, c'est qu'on fait acheter trop de livres aux élèves! Non seulement on rend ainsi l'enseignement impopulaire par les frais considérables qu'il entraîne, mais cette multiplicité désordonnée de traités sur toutes les matières du programme nuit beaucoup au succès de l'enseignement primaire, qui a pour objet de former, de développer l'intelligence par des explications verbales et un travail raisonné. Ce n'est pas cela qu'on fait malheureusement. Presque tous nos livres de classes sont des formulaires de questions et de réponses que l'on fait apprendre machinalement par cœur. On remplit la mémoire des pauvres enfants de mots dont le sens leur échappe et qu'on leur définit dans des termes qu'ils ne comprennent pas davantage.

Le *perroquetisme*, ce fléau de l'enseignement, cet caractère infailible d'une méthode creuse, impuissante dans ses moyens et nulle dans ses résultats, est encore à l'ordre du jour ici.

Je comprends parfaitement qu'on fasse apprendre par cœur le texte du catéchisme, la table de multiplication, les règles générales de la grammaire et du calcul, par exemple, mais exiger le mot à mot d'un texte interminable c'est une absurdité. Obliger l'élève de répéter comme un phonographe le contenu d'un livre, c'est le priver de l'occasion de développer son jugement, de s'exercer à exprimer ses propres pensées, de s'instruire, d'être lui-même, enfin.

Il y a plusieurs matières du programme, (citons par exemple les bienséances, l'hygiène, les leçons de choses, l'agriculture) qui devraient être enseignées sous forme d'entretiens, de conversations familières, et pas autrement.

C'est la méthode de ceux qui connaissent l'art de l'enseignement, et ils l'appliquent avec succès à toutes les branches de l'éducation élémentaire; l'histoire, la géographie, la langue naturelle, etc. Un homme qui est l'esclave du livre ne sait pas enseigner.

Tous les jours je vois passer dans la rue des enfants d'écoles écrasés sous le poids d'une charge de livres effrayante. Cela peut faire l'affaire des éditeurs, des auteurs, des chefs d'institution, mais cela ne fait certainement pas celle des enfants ni des parents.

Il est incontestable qu'il y a de graves abus de ce côté-là. C'est une sottise de vouloir combler par l'abondance des livres le manque de connaissances du maître. Les livres sont magnifiques pour ceux qui connaissent déjà les choses, mais ils ont peu d'utilité pour un

enfant dont les ressorts de l'intelligence sont encore à l'état latent, et qui ne peuvent être mis en jeu que par un enseignement oral et intuitif qui s'adresse directement aux sens extérieurs. Ce serait le cas de se rappeler ici les paroles de l'Évangile: "*Fide ex auditu.*"

Les connaissances actuelles que nous possédons nous viennent de notre propre observation et des communications des autres. Or, un livre, un texte aride, n'est pas un moyen approprié au jeune âge qui n'entend rien aux abstractions.

Les savants se comprennent parfaitement entre eux. Ils vous disent que les termes *protoxyde d'hydrogène* ou *carbonate calcique* sont beaucoup plus chairs que leur équivalents vulgaires *eau* et *Pierre à chaux*, et ils ont raison à leur point de vue. Cependant ces mots ne disent rien à ceux qui ignorent la chimie. Les enfants ne sont pas plus familiers avec les termes abstraits et dont les livres sont remplis.

Nous avons trop de livres, trop de formules, trop d'étalage scientifique dans notre système d'enseignement. Le programme est chargé outre mesure, et pour le parcourir dans le temps prescrit, on substitue le par cœur à l'étude des choses elles-mêmes.

Quant aux grammaires, aux arithmétiques, etc, elles sont toutes copiées les uns sur les autres, et elles se valent, ou à peu près, ou plutôt leur valeur intrinsèque se réduit à bien peu.

Il y a deux choses au fond de cette affaire: la spéculation et l'ignorance.

UN ANCIEN INSTITUTEUR.

LE JOURNALISME AU CANADA

Tous les ans, à époques fixes et déterminées, une maladie épidémique et qui semble contagieuse, se répand parmi notre population, et pour peu que cela continue, envahira bientôt toutes les classes de la société. Cette maladie, qui ne paraît pas dangereuse au premier abord, est cependant un danger permanent pour le Canada français. Elle porte atteinte, en premier lieu, à cette belle langue française que nous tenons à conserver dans sa plus parfaite intégrité, et qui est le seul héritage que nous aurons à léguer à nos enfants, lorsque tous les biens périssables de ce bas monde, y compris les immeubles, auront été engloutis par le Minotaure cléricale qui nous dévore depuis près de deux siècles.

Je veux parler du Journalisme.

Tout le monde semble appeler à fonder un journal ou une revue quelconque, dont le besoin se fait sentir et pour combler une lacune regrettable. C'est la formule banale de ceux qui croient avoir la vocation et se sentent appelés à diriger l'opinion publique.

J'ignore complètement les raisons qui peuvent enga-

ger ces malheureux à se lancer dans une carrière qui jusqu'ici, à quelques exceptions près, n'a conduit qu'à la misère, sans donner de compensations équivalentes. Le vrai journaliste d'aujourd'hui, celui qui fait consciencieusement son devoir, et qui étudie sérieusement pour se mettre à la hauteur du rôle qu'il doit remplir en sa qualité d'éducateur, est forcé de travailler du matin au soir et du soir au matin pour plaire à une clientèle qui n'est jamais pleinement satisfaite et se plaint toujours des plats qu'on lui sert. Et remarquez bien qu'ils sont encore les plus heureux, du moment qu'on discute leurs écrits. Le public canadien, avec l'indifférentisme qui le distingue tout particulièrement des nationalités qui l'environnent, n'éprouve que de l'indifférence pour tout ce qui ne touche pas à ses intérêts matériels immédiats.

J'ajouterai, entre parenthèses, qu'il en est ainsi pour toutes les choses de l'art et de l'esprit. Comment voulez-vous, dans ces conditions, qu'un bon journal puisse vivre et prospérer? La population française de la province de Québec n'exède pas deux cent mille âmes, ce qui donnera à peu près 75,000 lecteurs (je suis généreux) pour les cent et quelques publications périodiques, bonnes ou mauvaises, qui circulent plus ou moins dans le Canada-Français. Me basant sur ces chiffres et sur l'expérience acquise depuis 1867, époque où j'étais alors le distributeur du *Pays*, je conclus que le maximum possible d'abonnements qui peuvent être recueillis pour un bon journal est 2,500. Or, on ne peut arriver à ce résultat qu'au moyen d'un travail ardu d'au moins trois années. On peut toujours trouver 1500 abonnés à une publication quelconque, et l'expérience a démontré que plus elle est mal faite, plus elle a chance de réussite. Nous voici donc avec une liste de 1500 abonnés triés sur le volet, en communauté d'idées avec l'organe qu'ils reçoivent régulièrement. Examinons maintenant comment l'éditeur encaisse sa recette. Sur 1500, environ 500 paient régulièrement et sur première demande, le montant total de leur abonnement pour l'année entière. Il y en a même qui ont poussé à prodigalité jusqu'à payer deux années d'avance, mais ces cas sont tellement rares que je ne les mentionne qu'à titre de curiosité, et le jour où un millionnaire compatissant léguera par testament une somme suffisante pour fonder un prix Monthyon, au lieu de laisser sa fortune à nos institutions déjà millionnaires, et qui ne paient pas de taxes, je proposerai qu'ils en soient les premiers bénéficiaires.

Nous avons donc disposé de 500 abonnés; sur le millier qui nous reste, avec beaucoup de tact, de patience et de politesse, en y mettant toutes les formes exigées par la plus parfaite courtoisie on peut arriver à percevoir la moitié des abonnements.

Quant aux 500 autres ils ne reçoivent le journal qu'à titre d'encouragement, et l'éditeur a fort mauvaise grâce de ne pas apprécier l'honneur d'avoir leurs noms sur les listes.

Les grandes causes de l'insuccès financier des journaux canadiens sont l'apathie des lecteurs et le nombre toujours croissant des publications nouvelles qui vivent deux à trois mois, après avoir été payées pour une année entière par les 500 abonnés d'élite que nous avons mentionnés plus haut.

Avec les nombreux exemples de périodiques tous disparus les uns après les autres, ou maintenus par des sacrifices d'argent considérables, je me demande comment on peut encore s'engager dans cette carrière. De bons jeunes gens, qui n'ont jamais fait de mal à personne, se condamnent eux-mêmes à la misère, tandis qu'il y a un si grand nombre de positions qu'ils pourraient occuper avec avantage pour le public et pour eux-mêmes.

JUNIUS.

LETTRE PASTORALE DE Mgr LAFLECHE

Nous prenons communication, par le canal de la "Vérité," d'une lettre pastorale de Mgr l'évêque des Trois-Rivières concernant "les dangers auxquels la foi des catholiques est exposée en ce pays." Cette lettre forme une brochure de 124 pages, La "Vérité" résume comme suit ce travail : Dans cette instruction, Mgr des Trois-Rivières met ses ouailles en garde contre deux sortes de dangers : les dangers qui viennent de l'extérieur et les dangers qui viennent de l'intérieur. Les dangers de l'extérieur qu'il signale sont les prédicants hérétiques et les affiliés de la franc-maçonnerie et des autres sociétés secrètes condamnées par l'Eglise.

Les dangers de l'intérieur sont nos frères dans la foi qui, cependant, n'admettent pas l'autorité de l'Eglise dans toute sa plénitude, qui refusent d'admettre ses vérités dans toute leur intégrité, qui altèrent et faussent la doctrine catholique sur des points de la plus haute importance, qui veulent contrôler la liberté de la chaire sacrée et l'enseignement pastoral. Sa Grandeur signale les principales erreurs qui menacent l'intégrité de la foi.

Ces erreurs proviennent du libéralisme catholique. Erreur libérale dans la fondation de la famille : la législation canadienne reconnaît à l'Etat le pouvoir d'établir des empêchements dirimants au mariage et permet le divorce. Erreur libérale dans l'éducation : instruction obligatoire, gratuite (ou donnée par l'Etat) et laïque qu'on prône dans notre pays ; attaques malveillantes et injustes contre les communautés enseignantes tendant manifestement à la laïcisation des écoles. Erreur libérale dans la conduite des citoyens : on affecte un respect hypocrite pour la religion et l'autorité de l'Eglise, mais on limite sa juridiction au domaine privé et purement religieux, et on lui interdit toute action dans le domaine public et civil. Erreur libérale dans la presse et dans les questions ecclésiastiques : on attaque dans la presse les droits les plus

sacrés de l'Eglise, la liberté de prédication, l'administration des sacrements, on traduit devant les tribunaux prêtres et évêques pour des actes relevant exclusivement de l'autorité religieuse.

NOS INSTITUTRICES

Un ami nous communique la lettre suivante, qu'il a reçue en sa qualité de syndic, en réponse à une annonce insérée dans un journal quotidien, pour demander une institutrice pour une école de campagne.

TC. Monsieur

Gai vue sur le Papier le 10 Avril que vous de mander une Institutrice dans votre distret je offre a votre Servisse je suis Diplome pour Le Français seulement je suis veuve agée de 40 ans voilà 2 ans que je me repose de cette Be. je pourai a voir a macompagnée. Ma fille Elle poura me segondée par Entervalle j'ai des bon Sertifica de Mes commissaire Là ou que j'ai En Seignée faite moi connaitre le Prix que vous donnée Et Les Convention de La dite Ecole Votre très humble S, V, LEOCADIE BERNIER.

Adresse

Ce document se passe de commentaires :

MAGISTER

A L'OEUVRE

Le tribunal correctionnel parisien ne s'est point laissé arrêter par des considérations de personne ou de situation ; il ne s'est ému ni des prières ni des injonctions ; les cavillations n'ont pas eu de prise sur son esprit ferme et droit ; c'est en vain qu'on l'a voulu mettre en garde contre "l'excès même de sa probité." Avec un courage dont il faut bien qu'on le loue, il a fait son devoir, tout son devoir ; il a accompli sa tâche, qui était de purger la presse de tous les aigrefins, de tous les coupe-jarrets, de tous les écumeurs et de tous les maltôtiers qui la déshonoraient, qui l'avaient détournée de sa mission, si belle, si haute, pour la vouer à je ne sais quelles manœuvres basses, plus avilissantes que le vol.

Le tribunal correctionnel n'a pas fait grâce à un seul des prévenus ; ceux même qu'il a acquittés sortent du prétoire moralement condamnés, à jamais disqualifiés, si bien flétris par la sévérité des "attendons" que toute leur impudence ne les pourra sauver de la honte.

L'œuvre est commencée, bien commencée ; continuons-la, sans trêve, sans pitié. Il y va de notre salut.

Mais que chacun y travaille, et que l'on ne se laisse pas arrêter par la peur des horions ou des nausées. Si l'on veut qu'elle aboutisse, il est indispensable que tous tant que nous sommes, nous apportions notre

effort à l'œuvre ; ou que, du moins, nous l'aidions de nos vœux et de nos encouragements.

L'œuvre est complexe et exige plus de concours qu'on ne le suppose. Sans doute, c'est plutôt affaire à la justice de mettre la main au collet des malfaiteurs de la presse ; elle seule peut atteindre des gredins que notre mépris laisse indifférents. Mais il n'y a pas que des gens qui menacent notre bourse. Il y a aussi des corrupteurs ; il y a des gens qui ont entrepris l'œuvre la plus coupable, la plus criminelle, la plus immonde qui soit ; je veux dire l'œuvre de la dépravation nationale ; il y a des êtres abjects, impoignables, qui méditent, pour gagner quelque argent, d'avilir, de salir l'âme de la France. Ces industriels sont plus haïssables cent fois que les détresseurs de tout à l'heure. Il faut les combattre hardiment. C'est contre eux qu'une croisade doit être prêchée ; il faut qu'ils rentrent dans leurs taudis, dans leurs bouges.

Mais ici, la main de la justice ne suffirait point, ni nos forces. Ces hommes sont des écrivains, quelquefois célèbres ; c'est de la littérature qu'ils se couvrent ; et ils trouvent des complices et des protecteurs. Si l'on fait mine de toucher à eux, c'est à une levée de boucliers que nous assistons aussitôt ; les injures, les railleries, les quolibets tombent drus comme grêle sur le malheureux qui a eu l'audace de dénoncer le mal. Voyez ce qui est advenu à la *Ligue contre la licence des rues*. Une coalition s'est formée contre ses promoteurs ; la moindre accusation que l'on ait portée contre eux, c'est celle d'hypocrisie. Et personne ne les a défendus, soutenus, même dans la presse honnête, dans les journaux qui ont le respect d'eux-mêmes ; et de leurs lecteurs. On les a abandonnés à eux-mêmes ; et leurs efforts demeurent vains. Bientôt, découragés, ils quitteront la partie. L'opinion publique est coupable de faiblesse. Déplorer, c'est bien. Est-ce assez ? Il faut qu'elle fasse connaître hautement sa réprobation ; qu'elle s'insurge enfin.

Sinon, le mal grandira, se développera, gagnera tout le corps social. Les bons esprits s'inquiètent, s'alarment déjà ; non sans de fortes raisons. Comptez les journaux qu'aujourd'hui on peut mettre entre les mains des adolescents ; comptez même ceux qu'on peut laisser entre les mains des femmes. Quatre ou cinq dans Paris peut-être. Voyez le chemin parcouru depuis le jour où des poursuites furent exercées contre *Madame Bovary*, de Gustave Flaubert ; ou même depuis le jour où J.-J. Weiss dénonçait la littérature brutale. Le livre de Flaubert est une idylle, si on le compare à telle œuvre réputée honnête, et dont l'auteur est peut-être de l'Académie. Mais je laisse les volnmes, qui ne

sont pas à la portée de toutes les bourses, et j'en reviens au journal qui s'impose, dirai-je bien, par la modicité de son prix et, aussi, par la séduction de l'image, Postez-vous à quelques mètres de la devanture d'un marchand de journaux, et attendez une dizaine de minutes. Le nombre des personnes d'âge mûr qui s'arrêtent est relativement restreint ; mais que d'adolescents et d'enfants ! C'est une pitié ! On voudrait s'armer d'une cravache et les chasser à grands coups ; ou mieux on voudrait pouvoir déchirer, jeter à terre, dans le ruisseau, ces dessins infâmes.

De la littérature, cela ? de l'art ? Pouah ! Non, c'est d'un autre mot qu'il faudrait se servir. Certes, nous ne sommes pas ennemis de toute gaieté. Le rire franc et hardi de nos vieux auteurs ne nous indigne pas. C'est l'immoralité que nous condamnons ; et non pas seulement l'immoralité grossière, crue, mais aussi, et surtout cette immoralité insidieuse, qui se pare pour se dissimuler, qui, plus sûrement que l'autre, décompose l'âme et dégrade l'esprit. Les gauloiseries, les gaillardises, nos grand'mères les acceptaient. Mais ce vice honteux qui est propre à toutes les sociétés en décomposition, que nous trouvons dans les poètes de la décadence grecque et de la décadence latine, ce vice-là, il faudrait le pourchasser sans merci.

Mais le concours de tous les bons citoyens, de tous les pères de famille est nécessaire, indispensable. Quelques isolés dans la presse ne pourraient suffire à la besogne, je le répète ; ils auraient contre eux une sorte de solidarité littéraire et aussi cette sorte de snobisme qui fait que tant de gens, qui pourtant ne demanderaient pas mieux que de crier bien haut leur indignation, se rangent du côté de ceux qui paraissent les plus forts, — et hurlent avec les loups.

Nous avons bon espoir. Hier, des magistrats courageux ont osé toucher à la presse ; c'est d'un excellent exemple. On osera plus et mieux à l'avenir, bientôt !

GIBRAC.

Celui qui achète le silence d'un journal doit être atteint par la loi autant que celui qui l'accorde.

De cette façon, on arriverait à modifier les mœurs actuelles non seulement de la presse, mais aussi celles de certaines gens qui, sciemment ou non, ont permis à quelques journalistes d'abuser de leur situation et de leur crédit. Il est certain que la presse n'est pas la seule coupable.

S'il doit y avoir une seconde charrette, il serait profondément injuste qu'elle ne contint que des journalistes ; sinon, ainsi que M. Drumont le disait dernièrement " la foule sifflerait, et franchement elle aurait un peu raison."

VARIÉTÉS

LE VATICAN, LES PAPES ET LA CIVILISATION

La *Revue historique* publiera dans son prochain numéro un article de M. Gabriel Monod concernant le livre de MM. Goyau, Pératé et Fabre sur *le Vatican, les Papes et la Civilisation*. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire la plus grande partie de cet article.

Le beau livre de MM. Goyau, Pératé et Fabre, auquel M. de Vogüé a ajouté un poétique et émouvant épilogue, est un ouvrage qui vient à son heure et qui répond aux préoccupations de beaucoup d'esprits. Ce n'est pas une des moindres singularités de l'époque actuelle de voir une institution dont l'existence paraissait, il y a encore quelques années, une sorte d'anachronisme et une survivance d'un autre âge, jouir tout à coup d'un regain de vie et de popularité et ajouter des rayons de jeunesse et d'espérance à l'auréole d'antiquité et de souvenirs glorieux dont les siècles l'avaient couronnée.

Au milieu du trouble que jettent dans les consciences et dans les intérêts la puissance grandissante des classes ouvrières et leur aspiration passionnée à un état social plus heureux et plus juste, on se demande si la Papauté n'est pas la seule capacité capable de servir d'arbitre entre le capital et le travail et de faciliter la solution des problèmes sociaux en donnant à ceux qui possèdent le sentiment de leurs devoirs et en désarmant les convoitises de ceux qui ne possèdent pas. En présence de l'étalage de perversité raffinée et de cynisme effronté qui déshonore la littérature et de la société contemporaine et qui trouve de redoutables auxiliaires dans les progrès de la démocratie et dans les théories sur la liberté illimitée de la presse, on est disposé à voir dans l'Eglise la seule force morale organisée capable de réveiller les consciences et d'arrêter une démoralisation qui menace d'emporter, avec le respect pour la pureté des mœurs, les plus simples idées de probité et d'honneur.

Enfin, après avoir espéré, trouver dans la culture scientifique la base d'un nouveau stoïcisme, et dans la philosophie la source d'un spiritualisme épuré ou d'une morale d'autant plus solide qu'elle serait indépendante de tout dogme irraisonné, on s'effraya de voir les hommes de science donner trop souvent l'exemple du plus plat matérialisme pratique, et les philosophes devenir, par la subtilité byzantine de leurs rêveries métaphysiques, des professeurs de scepticisme moral et de dilettantisme intellectuel; et l'on se dit que, dans l'impuissance où est l'homme de comprendre et de définir l'essence des choses, leur fin et leurs causes, il est plus sage de se résigner à l'ignorance, d'accepter les formules chrétiennes comme l'expression tradition-

nelle des espérances et des sentiments religieux de l'humanité et de fortifier par l'union des cœurs la solidarité des actes et des volontés, source nécessaire de la paix sociale et du progrès.

Il y a, croyons-nous, avec une part de vérité, une bonne part d'illusion dans ces espérances; il y a de la faiblesse de caractère dans cet appel adressé par des incroyants à l'Eglise comme à un gendarme moral; il y a de la débilité intellectuelle dans cette abdication des droits de la raison et de la science, dans cette résignation à un dogme qu'on subit sans y croire et un genre particulièrement fâcheux de dilettantisme dans cette phraséologie chrétienne dont on enveloppe une pensée toute pénétrée de panthéisme, de darwinisme ou de positivisme. Parce que des savants ont attribué à la science un rôle moral et social qui ne lui appartient pas et des prétentions chimériques et prématurées, on parle de banqueroute ou de faillite de la science, sans réfléchir qu'elle seule ne peut faire banqueroute, puisqu'elle n'est qu'un ensemble de rapports, de faits et de lois, c'est-à-dire de généralisations de faits, et que ce qu'on appelle ses défaites, c'est-à-dire la démonstration de ses erreurs, sont au fond des victoires car elle seule peut faire cette démonstration, et c'est elle-même qui progresse en se corrigeant; qu'après tout, depuis trois cents ans qu'elle existe (si on date sa carrière de Bacon et de Galilée), ses conquêtes ont dépassé les plus audacieuses espérances de ses premiers sénateurs. Si l'on met, au contraire, en regard les espérances que la religion a fait naître et les résultats qu'elle a obtenus, n'est-ce pas ici qu'il serait permis de parler de faillites? N'a-t-elle pas promis de révéler à l'homme les vérités suprêmes et le secret de sa destinée, et de changer son cœur?

L'a-t-elle fait? et, si elle n'a pas réussi à conquérir la majorité des intelligences et des cœurs, la faute est-elle à la seule mauvaise volonté des hommes si la religion s'est montrée aussi peu persuasive? Le voile qui couvre l'inconnaissable est-il moins épais qu'au temps de Platon et d'Aristote? Le christianisme a certainement réalisé en quelque mesure le message céleste: "Paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes!" mais n'a-t-il pas aussi, hélas! cruellement vérifié la vérité de l'énigmatique parole du Christ: "Je suis venu apporter non la paix, mais la guerre." Si je reconnais les progrès moraux dus à l'Eglise, je suis obligé de reconnaître aussi les progrès moraux en tolérance, en charité, en solidarité humaine dus à l'affaiblissement de son influence.

On nous dit que le mérite social particulier du catholicisme est d'être un gouvernement; mais n'est-ce pas aussi sa faiblesse, en entraînant pour lui le besoin de dominer même hors du domaine religieux? et ne

voyons-nous pas dans tous les pays catholiques, Espagne, Italie et France, un état politique plus troublé que celui des pays protestants, où la religion n'agit que comme un levain moral et n'introduit pas un élément perturbateur dans les querelles politiques ? Enfin ? si l'on considère la religion et la science comme deux rivales, ce qui n'est point nécessaire si chacune reste dans sa sphère, je vois bien les positions conquises par la science sur la religion, je ne vois pas celles que la religion a conquises sur la science. Partout où la religion a prétendu décider de questions historiques critiques et scientifiques, ses prétentions ont abouti à des déconvenues et à des reculades. Le dirai-je même, ces sympathies si étendues, si surprenantes, qui viennent aujourd'hui de tous côtés à l'Eglise, ne les doit-elles pas à la science même, qui se sent désormais assez forte, assez victorieuses des entraves mises pendant longtemps par l'Eglise à la liberté de peser, pour la juger avec impartialité et reconnaître hautement sa grandeur et ses services ? N'oublions pas que c'est le positivisme qui est entre le premier dans cette voie d'équité sereine envers l'Eglise, et reconnaissons dans le mouvement actuel un agnosticisme d'un nouveau genre qui passe condamnation sur les dogmes comme étant du domaine de l'incognoscible, et qui n'envisage l'Eglise que comme une grande institution historique, une force sociale et morale. Or il n'est pas nécessaire, pour lui rendre hommage à ce point de vue, de commencer par faire son procès à la science, qui reste indifférentes à toutes les attaques, qui les voit même avec reconnaissance si elles sont justes, car elles ne combat pas pour la domination, mais pour la vérité ; non pas pour la vérité d'hier, mais pour celle de demain.

Nul ne peut se défendre en contemplant l'Eglise catholique d'un sentiment d'admiration et de vénération pour l'institution la plus considérable par son influence et la plus imposante par sa durée que le monde ait vue ; auprès de laquelle les plus puissants empires font petite figure dans les temps comme dans l'espace ; qui, malgré tous ses vices et toutes ses fautes, a été depuis des siècles une source toujours jaillissante de dévouements, de sainteté, de civilisation et dont l'histoire se développe à travers les siècles, en dépit de l'indignité de quelques-uns de ses chefs, avec une logique qui confond la raison et ravit l'imagination. Comme le dit avec justesse M. Goyau : " La papauté surpasse en hauteur et en éclat les titulaires passagers qui la représentent. et l'ensemble de son histoire passée, présente et future (?) offre un plus merveilleux caractère que les brillants épisodes dus à certains Papes de génie." Elle bénéficie aujourd'hui des deux choses : de la perte de sa puissance temporelle, qui l'a libéré de toute solidarité avec de détestables traditions gouver-

nementales et a doublé sa puissance spirituelle en la plaçant en dehors et au-dessus de toutes les nations et de tous les partis ; de l'élévation au pontificat d'un Pape d'une rare intelligence, d'un caractère plus rare encore, qui a su comprendre à merveille les besoins de son temps et le rôle que l'Eglise pouvait jouer dans une société livrée à l'anarchie des idées, des passions et des intérêts. Léon XIII a facilité le maintien de la paix entre les nations européennes en se montrant animé envers toutes d'une bienveillance égale et en laissant entrevoir la possibilité de trouver au Vatican un arbitre impartial et éclairé ; il a diminué l'ardeur des querelles de parties dans les divers Etats en séparant nettement la cause de la religion et celle de tel ou tel régime politique ; il a amené beaucoup d'esprits à examiner les questions sociales avec plus de sérieux et plus d'ardeur en proclamant la légitimité de certaines revendications des classes pauvres et la nécessité de corriger certaines injustices ; il a conquis les sympathies de tous les hommes d'étude en ouvrant littéralement à leurs recherches les trésors du Vatican et en favorisant, plus qu'aucun Pape n'a jamais fait, même aux jours de la Renaissance, les recherches historiques et philosophiques.

Enfin il a rendu aux diverses communions chrétiennes le sentiment de leur solidarité en tenant pour la première fois, du haut de la chaire de saint Pierre, le langage, non seulement du chef de la catholicité, mais du père commun de tous les chrétiens. Il s'occupe, dans un esprit vraiment libéral et impartial, de la délicate et difficile question de la réunion des églises schismatiques, et les protestants eux-mêmes n'ont pas pu se défendre de je ne sais quelle émotion presque filiale en entendant tomber sur eux de la colline du Vatican et de la bouche d'un Pape des paroles de charité et d'amour, eux qui, depuis quatre siècles, ont été traités par la Papauté en criminels et en révoltés et n'ont entendu venir de Rome que des paroles de menace, de mépris et de haine à leur adresse, des encouragements et des applaudissements pour leurs persécuteurs. C'est là ce qui fait que le Vatican est redevenu, comme le dit M. de Vogüé dans son éloquent épilogue, la colline des oracles, et que beaucoup d'hommes de bonne foi, mais non de foi catholique, inquiets des dangers de l'heure présente et anxieux de l'avenir, viennent questionner avec déférence le tranquille, majestueux et fin vieillard qui, de sa main débile, gouverne sans défaillance la barque de saint Pierre.

Nous avons reçu il y a une dizaine de jours une lettre en latin du curé de Rowdon. Nous avons transmis le document à notre théologien ordinaire qui doit nous en donner la traduction et y répondre d'une manière aussi *indigne que ridicule*.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

UNE VIEILLE ACTUALITÉ

On parlait beaucoup de Rome, ces jours-ci, à propos d'une entrevue avec le Pape.

On parle beaucoup de M. Edmond de Goncourt à propos du banquet que vont lui offrir ses fidèles, pourboire à l'« écriture artiste, » mais surtout à la belle intransigeante littéraire.

Ces deux actualités m'en ont fait relire une troisième qui les résume toutes deux — un livre des Goncourt sur Rome.

C'est cette *Madame Gervaisais*, récemment rééditée par Lemerre, cette *Madame Gervaisais* dont le sujet principal, le cœur en quelque sorte, est Rome, *Roma duplex*, — païenne et catholique, — Rome agissant sur une imagination, transformant un caractère, pesant sur les états successifs d'une Française libre-penseuse, qui commence par rêver, tout intellectuellement, sur les gradins du Colisée, — qui continue en admirant Saint-Pierre et sa pompe religieuse, mais en les admirant comme pure artiste, — et qui finira, de revirement en abandon, de charme subi en charme accepté, par avoir changé d'idées, de sensations d'âme, par n'être plus femme, n'être plus mère, et par mourir de saisissement, de ferveur exaltée, au moment d'approcher le Pape.

Rome : Elle tient, elle remplit, elle hante toutes les pages de *Madame Gervaisais*.

Tantôt c'est le *Cumpeo Vaccino*, « des portiques survivant à des tempêtes écroulés, des colonnades isolées qui ne s'appuyaient plus qu'au ciel, des colonnes foudroyées soutenant des entassements où les graminées rongeaient des noms d'empereurs... »

Ou bien c'est le Colisée. Et c'est une admirable, une merveilleuse page :

« Elle se trouva dans l'arène. Le soleil y brûlait. Elle alla s'asseoir dans l'ombre étroite tombant des petits autels à peinture écaillée qui font le tour du cirque, et elle embrassa le théâtre immense... »

« Des oiseaux volaient familièrement, dans le monstrueux nid de pierre ; là, où une place, seulement grande comme une marguerite, n'a été sans sa rosée de sang ; de l'herbe poussait, la même herbe indifférente que partout. L'abrupt du roc envahissait les gradins ; les loges dégradées redevenaient des trous fauves... Des arbres poussaient ; des forêts de broussailles grimpaient de bancs en bancs... La ruine revenait à la nature comme elle y revient à Rome, avec la pierre qui retourne au rocher, le marbre qui retourne à la pierre, les thermes qui se transforment en grottes, les palais que la loi nivelle, les dômes que fait éclater une racine d'arbuste, les blocs que détache un grain

tombé d'un bec de moineau, les colisées où se fouille la carrière comme au flanc inépuisable d'une montagne, les tombeaux qui s'ensevelissent eux-mêmes, les statues rechangées en cailloux.—toutes les revendications et toutes les reprises de la terre éternelle sur la Ville éternelle.»

Voulez-vous profiter de l'actualité qui remet ce livre en lumière, et le lire ? Tout ne vous y plaira point, mais si vous aimez l'art, quels ravissements imprévus vous aurez à suivre Mme Gervaisais en ses flâneries.

Après des contemplations, presque tragiques, comme celle du Colisée, notre flâneuse s'arrête devant quelque détail plus menu, au coin pittoresque de la Rome moderne, cette Rome « pleine de palais, de masures, de pans du passé, où s'ouvre parfois, comme la bouche sauvage et fraîche d'un antre, un trou noir de fruiterie, enguirlandée de verdure, d'herbes et de chevelures de fenouil.»

Des hauteurs avoisinantes, elle contemple Rome, la Rome léthargique, presque pétrifiée, la Rome « aux cheminées sans fumée, au silence sans bruit d'activité ni d'industrie, où rien ne tombe qu'un tintement de cloche, espacé de minute en minute.»

Comment, après avoir adoré les promenades dans les ruelles, « les rencontre du hasard, un palais grillagé de fer et de toiles d'araignée, une rampe d'escalier où dort le sommeil de statue d'un mendiant » ; — comment après avoir pénétré le charme particulier de la rue de Rome, la « rue rousse, » après avoir tressailli devant les statues de Césars, parcouru la *Via Appia*, écouté « la faux invisible du Temps, » — comment, après la passion de la Rome antique, du Beau païen, elle en arrive à la fin que vous savez, à l'oubli de tous ses goûts personnels, à l'abdication de toutes ses idées, voici qui vous le dira.

Mme Gervaisais a été prise par l'embrassement de la seconde Rome, de la Rome, catholique. Et quelle page sur cette contagion.

« Rome, avec la majesté sacrée de son nom seul ; Rome, avec ses monuments, ses souvenirs, son passé, ses légendes, avec ses églises aussi nombreuses que les jours de l'année, ses oratoires, l'escalier de ses prie-Dieu jusque dans les ruelles, ses quatre-cents Madones ; Rome, avec toutes les *funzione* religieuses et quotidiennes de son *Diario*, les messes capitulaires, les messes votives, les messes conventuelles et les chapelles cardinalices, les chapelles papales, les fêtes patronales, les fêtes fleuries, les fêtes septennaires, les offices capitulaires, les anniversaires de dédicaces, les bénédictions d'une ville ou tout se bénit, bêtes et gens, les malades, les chevaux de la poste, les agneaux dont la laine fait les *pallitem*... Rome avec ses martyrs, le soupir de leurs tombes dans les corridors du Vatican ; Rome,

avec ses grands ossuaires, ses ostensoirs et ses vénéra-tions de reliques, les fragments de membres, les linges sanglants, les morceaux de saints et de morts miraculeux ; Rome, avec son atmosphère, l'odeur de l'encens au seuil des basiliques, l'air sans cesse ému par les appels de cloches lassant l'écho du ciel ; . . . Rome, avec son peuple de prêtres et de moines, habillés de la robe d'église qui traîne et descend jusqu'à l'enfant ; Rome, avec sa populace de pauvres dont la bouche ne mendie qu'au nom de Jésus, de la Sainte-Vierge et des âmes du Purgatoire, — Rome, enfin, est le coin du monde où, selon le mot énergique d'un évêque, la Piété fermente comme la Nature sous les Tropiques."

N'avais-je pas raison de dire qu'au moment où toute la littérature va saluer Edmond de Goncourt, au moment aussi où des entrevues avec le Pape viennent d'agiter toute la presse, il faut relire . . . ou lire *Madame Gervaisais* ? D'autant plus — et ici qu'on me pardonne : j'ai subi moi-même la contagion, et vais employer une expression toute romaine — d'autant plus que ce livre, sans trame presque, sans ressort dramatique, ce livre d'art et d'âme est comme un bréviaire du beau.

LA LITTÉRATURE ET LA MODE

Voulez-vous, mon lecteur, — ma lectrice surtout, — que nous passions en revue quelques modes . . . littéraires d'aujourd'hui ?

C'est, d'abord, l'abus de la description.

Comme nous voilà loin du temps où Fénelon montrait, tout simplement, un paysage " fait à souhait pour le plaisir des yeux ! " Nos modernes ont trouvé que ce plaisir des yeux valait d'être défini, ce paysage d'être un peu détaillé ; et certes, en principe, ils avaient mille fois raison.

Seulement, qu'arrive-t-il ? Toute une école a supprimé l'action, affaibli et tronqué l'étude des caractères pour ne s'occuper que du cadre. Elle n'écrit plus, — elle décrit. On pourrait citer telle description, admirée de tous, qui est à la fois la perfection du genre et sa condamnation sans appel.

Une autre mode actuelle, c'est l'abus des superlatifs, des épithètes outrées, et, en somme, l'exagération extrême, le triomphe de l'excessif. Jamais elle ne furent plus fréquentes ces paroles " hargneuses " que conspuait Mathurin Régnier, quand il en découvrait dans Jodelle ou dans Ronsard.

Ce qu'on conçoit mal demande beaucoup de mots pour être énoncé, et jamais les mots les plus simples. Par faiblesse, sans doute, par impuissance à dire bien ce que nous voulons dire, nous éprouvons ce besoin d'appuyer sur l'idée, de forcer le ton, et comme disait Philarète Chasles, de *trouer la toile*.

Un critique d'art ne se contente plus d'affirmer :

" C'est bien . . . La couleur est bonne . . . Le dessin est juste . . . La composition pêche par tel ou tel défaut . . . Il parle de la *vigueur rutilante*, des *dangereuïess blandeces de la facilité*, d'une époque *climatérique de l'art*, du *feutrage de tons fins avec les truel-lages de brosse*.

Tout cela est textuel. Textuelles aussi, ces phrases descriptives, empruntées à un récent roman :

" Les usines enflaient leur expiration empyreumatique . . . Les végétations buissonnantes sous les hauts troncs osèrent le tissage automatique . . . De frêles baveuses de frimas ouvrirent leurs pétales nuées par le délié pinceau lumino-calorique."

Ailleurs, je trouve une *fluorescence vert d'eau*, des *rues hourdées*, des *yeux hyulins*. Voilà où elle conduit, la mode de ces paroles " hargneuses " qui mettaient Régnier si fort en colère ! S'il pouvait revenir un instant, je crois que, de désespoir, il *remourrait*.

Non pas qu'en somme, avec ses grands efforts vers le mieux, notre époque mérite l'apostrophe de Louis Veillot : " Voilà le dix-neuvième siècle ; voilà le mépris, la dérision, l'avilissement de la langue . . . "

Notre époque a eu bien des mérites : elle a fait, en littérature, bien des efforts vers la sincérité complète ; elle nous a pour toujours débarrassés de la périphrase, au point que, lorsqu'on lit chez Charles Blanc, l'esthéticien, cette définition des tailleurs : " Les artistes décorateurs de la personne humaine," cela nous parût très bouffon. Au temps de Delille, des poèmes didactiques sur le jeu du bouchon, les dames, le trictrac, les quilles, l'imagination ou la *dansomanie*, nos aïeux ont lu bien autre chose sans sourire !

Mais voici toujours la terrible mode ! Nous railons certaines métaphores ; celle de Lamartine : " L'équitation, ce piédestal des princes ", nous paraît tout à fait burlesque. Seulement, dans les journaux, nous pourrions lire, chaque semaine, deux ou trois cents phrases comme celle-ci : " Si la presse est une torche, ce n'est pas une raison pour la museler."

Les solécismes s'accumulent. On écrit couramment que le *but* d'un voyage a été *rempli*. On écrit bien d'autres choses ! Un critique bourru a pu, d'affilée, signaler près de cinquante barbarismes absolument usuels, des expressions comme *localité* pour *lieu*, *personnalité* pour *personne*, *multiples* pour *nombreux*, *différencier* au lieu de *distinguer*, *clôturer* au lieu de *clorre*, *bénéficier* au lieu de *profiter*, *objectif* au lieu de *objet*, *humanitaire* au lieu de *humain*.

On invente, on popularise, on impose des mots pas français du tout, comme cet *agissement* qui vous guette au coin de chaque colonne du journal.

Ou bien on détourne les termes, — les *vocables*, comme on dit, — de leur usage grammatical, pour affirmer

qu'une chose est *réussie*, qu'un homme est *impossible*.

Souvent encore on fait des emprunts aux langues étrangères, — mais quels emprunts ! De degré en degré, nous en arrivons à prendre le Pirée pour un nom d'homme.

C'est de la légèreté : c'est surtout du pédantisme. La simplicité bannie, on en arrive à l'entortillement presque obligatoire. Tout s'allonge, se complique. Le journal ne vous dit plus : "Un crime s'est accompli," mais bien : "Un crime vient de s'accomplir dans des conditions de férocité inouïe." Les mots sont devenus plus gros que les choses.

Avouons-le, — c'est par la presse que se répandent, que s'usent et se perdent les meilleurs mots, avec la complicité avide du public.

Il y a quelques années, — après les *Essais de psychologie* qui ont fait la réputation de Paul Bourget, — on s'engoua de l'adjectif *psychologique*. On disait aussi : les *états d'âme*. C'était une expression très souple, très juste. Seulement, selon le mot trivial, on l'a "mise à toutes sauces." Depuis quelques mois, personne n'ose plus parler des *états d'âme* ni de la *psychologie*.

Au lieu de *beau*, de *doux*, surtout de *fin* et de *délicat* on dit maintenant : *exquis*. *Exquis* est un mot de choix, caressant, délicieux à prononcer. Seulement — en le détournant, presque à chaque coup, de sa signification primitive, — on l'a imprimé quinze à vingt millions de fois ; ce sera bientôt une royauté déchué.

On a traité bien des choses de *suggestives*, de *vécues*. On a beaucoup parlé des *rançonneurs*. Le chef de l'école naturaliste a même mis à la mode les *relents*. Ou je me trompe fort, ou, dans quelques années, ces mots ne seront pas *imprimables*.

Je ne sais qui, le premier, peut dire nos tâtonnements obscurs, a trouvé cette expression : *fin de siècle*. Dès lors, tout fut *fin de siècle*, depuis les bijoux jusqu'au papier à cigarettes, en passant par les bronzes d'art et les joujoux d'enfants, les bonbons et . . . nos propres cœurs. *Fin de siècle* sera bientôt une expression périmée, une richesse de moins pour l'écrivain, une perte sèche pour la langue.

Tout se fausse, tout s'embrouille. D'un côté, certains écrivains matérialisent le sentiment, au point de vous dire : "J'avais amassé la vengeance." D'autre part, toute une école spiritualise la matière. On dit *gloire de soleil*, pour *rayon*, pour *chaleur*, pour tout le reste.

Oh la mode ! C'est, il faut l'avouer, la pire ennemie de la littérature. . . .

Et, comme de juste, parce qu'elle n'a qu'à en souffrir la littérature en raffolera toujours.

CHARLES FUSTER.

Plusieurs de nos lectrices, car nous en avons, en dépit de la cabale organisée contre LE RÉVEIL, nous ont demandé de donner encore une de ces jolies bluètes de René Bazin. Ce désir s'accorde si bien avec notre propre sentiment que nous sommes heureux de le satisfaire.

Connu le vieux refrain :

Si cette chanson vous amuse,
Nous allons la, la, la recommencer. *bis.*

M. Emile Zola nous en sert un du même genre, à ceci près pourtant qu'il y a une variante qui compte :

Si cette chanson vous embête,
Je vais vous la, la, la recommencer. *bis.*

Et sans pitié, avec une inconscience qu'il croit sans doute faire passer pour de la force, il la recommence.

Lisez plutôt ;

"Le secrétaire perpétuel de l'Académie française a donné hier lecture à la compagnie d'une lettre en date du jour, par laquelle M. Emile Zola fait savoir qu'il pose sa candidature au fauteuil de Victor Duruy et à celui de Ferdinand de Lesseps."

Mais ce n'est pas tout.

J'ai pu, hier, interviewer un de nos honorables "quarante."

— M. Zola, m'a-t-il dit, cache son jeu. De l'Académie, il s'en moque, nous le savons, comme de son premier faux document humain ; seulement, il rêve le prix Monthyon. Il pense l'avoir loyalement mérité par les services qu'il a rendus à la France en publiant des volumes d'une morale élevée, comme *Nana*, par exemple, la *Terre*, l'*Assommoir*, etc. C'est lui, affirme-t-il, qui a fait l'éducation du peuple en lui montrant les jolis tableaux que vous savez. Mais il n'a pas confiance ; ces académiciens sont si timorés ! Aussi veut-il pénétrer dans la place, je veux dire, sous la coupole, pour intriguer, faire le chattemitte, prodiguer — comme il en a pris l'habitude — les génuflexions et les *mea culpa*, pour, enfin, pouvoir réaliser son rêve. Le fauteuil, il n'en a cure : c'est le prix Monthyon, qu'il veut, cet austère moralisateur des masses. . . ."

Je remerciai mon honorable immortel et, traversant le pont des Arts, je voyais se produire la débâcle, ce qui me fit penser que l'auteur du volume de ce nom allait bientôt voir, une fois de plus, celle de ses illusions.

DESHORTIES.

Nous publierons dans un prochain numéro l'histoire d'une carotte de \$1100 par année qui n'est pas arrivé à maturité, malgré tous les soins qui lui avaient été prodigués.

LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL

I

LE NID

Je suis né dans l'ancien royaume des Deux-Siciles, à quelque distance de Naples, dans un oranger en fleur, d'un père illyrien et d'une mère espagnole, tous deux rossignols philomèles.

Nos ancêtres, à ce qu'on m'a conté, avaient eu quel- que crédit à la Cour du roi de Perse, où l'un d'eux, captif pendant trois ans, logeait dans la chambre même du prince. La favorite qui lui ouvrit sa cage eut la tête tranchée, et notre aïeul, profitant d'une liberté si chèrement achetée, quitta l'Asie pour se marier en Europe.

Il y apporta des traditions, une méthode, des idées, que n'ont pas les rossignols de cette partie du monde, lesquels, comme on sait, appartiennent à l'espèce ordinaire, un peu moins grande et bien moins artiste que la nôtre. Je ne dis point cela par orgueil ou pour diminuer le mérite de tant de maîtres éminents dont les leçons m'ont servi : mais celui qui n'a pas entendu mon père, dans le silence d'un soir d'été, célébrer ce passage divin de la lumière du jour à la lumière des nuits, celui-là ne sait pas tout ce que peut exprimer une voix de rossignol.

Je suis le premier né d'une couvée de printemps. A peine sorti de l'œuf, je fus témoin d'un deuil affreux : ma dernière petite sœur, en voulant percer sa coque, se blessa près du bec, et perdit un peu de sang qui tomba sur nos plumes. Nous vîmes bien dans les yeux de notre mère couveuse, dans les efforts qu'elle fit pour ne pas trop peser sur cette enfant en danger, que l'accident était grave : elle y perdit ses soins. La petite vécut un jour, frappant de plus en plus faiblement sur les parois étoilées de la coquille, puis ses yeux se fermèrent, et la voilà morte dans son berceau.

Mon père en demeura muet toute la nuit.

Nous étions quatre encore, deux frères et deux sœurs ce qui n'est pas commun dans nos familles, où les mâles prédominent. Mes sœurs étaient charmantes, très fines et destinées à devenir fort jolies : je le prévoyais du moins, en remarquant les couleurs si délicatement nuancées de leurs plumes nouvelles, l'élégance de leurs formes et la gentille façon qu'elles avaient de tendre le cou, lorsque le père arrivait en voletant de la chasse, et, posé sur une branche de l'oranger, un papillon dans le bec, s'amusait à exciter nos battements d'ailes et nos cris.

Elles étaient toujours les premières servies. Je n'étais pas d'humeur à me montrer jaloux. D'ailleurs, ce fut si vite fait, cette enfance et cette adolescence ! En quinze jours nous étions drus, prêts à essayer notre vol et à laisser la place pour une seconde couvée, dont notre père nous parlait déjà à mots couverts.

A mesure que ce moment approchait, nos regards avec plus de curiosité la campagne environnante. Nous apercevions, à travers les branches de l'oranger natal, les orangers voisins, le golfe bleu, les maisons innombrables que les hommes ont bâties sur ses plages, le Vézuve fumant, dont les éclairs nous reveillaient parfois la nuit. Alors ma mère étendait sur nous ses

ailes soyeuses, en les agitant doucement, pour que chacun sentit sa présence, et sous ce tiède abri, sans plus rien craindre du Vézuve, nous dormions pressés les uns contre les autres. O douceur fraternelle du nid ! Il passait beaucoup de monde au pied de l'arbre, des voyageurs le plus souvent, qui s'en allaient par couples, s'arrêtaient seulement aux points marqués dans un livre et juste le temps d'échanger deux exclamations brèves, les mêmes dans toutes les langues : "Est-ce beau, chère amie ! — Admirable, Ernest !"

Quelques-uns, et ceux-là précisément qui semblaient le plus contents de vivre, s'écriaient : "Voir Naples et mourir !" Ils le voyaient, mais ils ne mouraient point, et nous les entendions qui répétaient plus loin, aux endroits voulus, les deux mots fatidiques : "Est-ce beau ! — Admirable !" Pour tout dire, il y en eut plusieurs qui passèrent muets et en ce hochant le ner, car le pied des orangers était, paraît-il, couvert d'un fumier mal odorant. Mais nous n'en savions rien nous autres, là haut, parini les couronnes de mariées qui fleurissaient pour nous.

Oh oui, ces journées furent bien courtes ! Mon père employait à nous instruire toutes les heures que l'art et le souci de sa réputation ne lui prenaient pas, et nous l'écoutions volontiers, car il était causeur autant que virtuose.

Les hommes s'imaginent qu'un rossignol qui ne chante pas se tait : c'est une erreur, il fait l'école. Eh, grand Dieu, que deviendrions-nous sans cela, nous qui n'avous que quinze jours entre l'œuf et le vol, quinze jours pour connaître le monde et ses dangers, ou du moins ce qu'il en faut pour ne pas tomber dans le premier piège qui nous est tendu ? A ces écoles paternelles, qui se gazouillent au sommet des arbres, tous les petits assistent naturellement, mais tous ne profitent pas de même. Mon frère, par exemple, qui devait si rapidement périr d'une pierre d'enfant dans l'aile, nature paresseuse et gourmande, toute levantine, se préoccupait peu de sa prochaine liberté, et ne questionnait jamais. Mes sœurs au contraire, ne se lassaient pas d'interroger nos parents, mais c'était sur des détails de ménage ou de toilette : où se trouvent les plus belles chenilles du monde ? quelle est l'eau préférable pour y lustrer ses plumes, celle qui perle sur les roses ou celle qui s'amasse la nuit dans les coupes aux senteurs violentes des fleurs de magnolia ? Notre père répondait avec condescendance, pour ne pas affliger deux si jolies rossignolettes ; mais il devenait fier, et je le sentais vraiment heureux, quand je portais l'entretien sur des sujets plus hauts : l'art, les hommes et leurs mœurs.

Il me conseilla, si je voulais devenir un maître, — et mes premiers essais de roulades lui donnèrent quelque espérance de me voir un jour lui succéder, — de ne pas m'abandonner aux aspirations fugitives que la jeunesse et la nouveauté de toutes choses ne manqueraient pas de produire en moi. Je devais fuir cette facilité énervante, m'enfoncer, pendant une saison au moins, dans quelque contrée sauvage où se retirèrent les très vieux rossignols dégoûtés du monde et épris de l'art pour l'art. Là seulement je trouverais des leçons et des modèles capables de me faire sortir du commun des chanteurs.

— Ces anciens, me dit mon père, sont le plus sou-

vent d'humeur difficile. Revenus de toutes les illusions, ils souffrent malaisément qu'on puisse en avoir autour d'eux ; blasés sur le succès, ils comprennent mal chez les autres l'ambition qu'ils ont épuisée. Que veux-tu, mon enfant, prends-les pour leur science sinon pour l'agrément de leur commerce. Ils te guideront plus sûrement qu'une foule de jeunes poseurs, qui n'ont pas plutôt fait une saison de musique et reçu le moindre compliment qu'ils se croient passés maîtres, et offrent à tout venant des conseils dont ils auraient eux-mêmes plus besoin que personne ; fuis de pareilles avances, et cherche les rebuffades des véritables maîtres.

— Et après, lui dis-je, mon père, si j'arrive jamais à égaler la beauté de votre chant, où devrai-je aller ? Quels sont parmi les hommes les meilleurs juges de notre art ?

— Depuis longtemps, me répondit-il, j'ai renoncé aux villes, aux jardins des riches, à toutes les vanités dont tu rêves. Je ne chante plus que pour ta mère, en cette solitude où nous revenons tous les ans. Mais, dans ma jeunesse, trois sortes de personnes se réjouissaient de m'entendre : les rois quand ils étaient vieux, les femmes quand elles étaient jeunes, les poètes à tout âge.

Et moi je répétais, pour m'en bien souvenir : les rois, les femmes, les poètes.

Il faut dire que mon père avait eu ses plus beaux triomphes à la cour du roi des Deux-Siciles. On se réunissait pour l'entendre ; il le savait, il s'étais attaché aux lieux où il plaisait, à la reine qui l'applaudissait et qui l'eût nommé son rossignol ordinaire, si jamais mon père s'était montré. Mais il s'en garda bien. Dans le bosquet où il nichait, c'étaient chaque soir des frôlements de robes de soie, des chuchotements, des yeux levés au ciel, dont il s'attribuait tout le mérite. Les pages le célébraient dans leurs vers. Bref il était devenu un familier et un partisan très convaincu de la maison de Bourbon. La chute si malheureuse du roi, la disparition du royaume furent pour beaucoup dans sa retraite, et jamais plus mon père n'a chanté certaines mélodies qu'il avait chantées là.

C'est ainsi, du moins, que j'explique ce conseil étonnant dans le bec d'un rossignol, de chercher la faveur des princes.

Je lui demandai beaucoup de choses encore. Mes sœurs firent de même. Je me souviens encore de leur dernière question :

— Quels sont les pays où l'on ne trouve pas de rossignols ?

Il leur fut répondu que c'étaient plusieurs parties de la Hollande dont mon père donna les noms, l'Ecosse, l'Irlande, le Pays de Galles.

— Oh ! dirent-elles, nous n'irons jamais-là !

Le moment était venu de quitter le nid. Nos parents se montraient inquiets d'une expérience si fatale à tant de jeunes. Nous étions tristes surtout. Notre prochaine liberté nous apparaissait comme le signal d'une séparation inévitable. Il allait falloir tout abandonner : le nid, les parents, nos sœurs, mon frère, la campagne même où nous avions été élevés : car nous ne vivons pas en troupes, mais solitaires ou par couples, sur des territoires séparés, dont chacun se

montre jaloux jusqu'à mourir plutôt que d'en permettre l'accès à quelque autre de notre race. Loi de nature : nul n'y peut rien.

Ce fut moi qui sortis le premier, hardiment, et, d'un coup d'ailes, sous les yeux émerveillés de la couvée, je fus porté sur une branche avancée de l'oranger qui plia sous mon poids. Puis la branche se redressa, et me berça un moment. La lumière vive du jour m'enveloppa tout entier ; le parfum des fleurs que je piétinais me monta au cœur, je vis l'horizon immense, le ciel plus immense encore, tout libre, ouvert, étincelant : j'eus un moment d'éblouissement, et il me sembla que j'allais chanter. Mais le cœur chante avant le gosier, et je le compris vite.

Après moi, mes sœurs se risquèrent, puis mon frère qui faillit tomber en se perchait sur une branche. Il volait le plus mal de nous tous : ce fut le seul qui ne rentra pas.

Le soir nous réunît encore une fois, mes sœurs et moi, sous les ailes maternelles. Mais je vis bien, à l'accueil peu empressé que nous fit notre père, à l'inspection qu'il passa de notre demeure pour se rendre compte des réparations urgentes, qu'il nous considérait comme élevés, passagers désormais et tolérés à peine là où nous avons été enfant et choyés du plus tendre amour.

Le lendemain, dès l'aube, après des adieux touchants, mille serments de ne pas s'oublier et de se revoir si l'on pouvait, nous nous séparâmes, et chacun des trois enfants prit sa route à travers le monde. Les yeux de ma mère nous suivirent quelque temps, ces jolis yeux couleur de noisette qui luisaient si doucement dans les feuilles. Du haut des buissons, quand je me retournais, je les apercevais fixés sur moi d'un air de regret et de résignation tout ensemble. Chers yeux noisette ! Bientôt je ne les vis plus : l'oranger natal diminua de hauteur à mesure que je m'éloignais, devint gros comme une tête de chou, et se confondit avec ses frères du bois.

De tout ce que j'avait connu dans le nid, tout avait disparu, sauf l'horizon bleu de la mer et le Vézuvius fumant au loin. J'étais seul !

II

LES MAÎTRES-CHANTEURS

Etre seul, quand on est encore si jeune rossignol, c'est courir bien des dangers. L'épervier, les hommes, la nature elle-même, ont mille pièges où nous tombons. L'homme surtout est cruel... c'est ingrat que je devrais dire, car nous chantons pour lui, et pour nous payer, il nous tue sans raison, sans excuse. Que peut-il faire d'un corps chétif comme le nôtre ? Nos plumes sont couleur de terre, habit d'artisan s'il en fut. - Nous n'avons que notre voix, et il l'étouffe ; l'homme est méchant.

Voici comment je l'éprouvai.

Les hirondelles se réunissent pour émigrer, les caillots traversent la mer en troupes, rasant la crête des lames. Nous autres, nous suivons d'ordinaire la route de terre, à petites journées, de la Syrie, où nous passons l'hiver, à la contrée d'Europe que nous avons choisie pour y passer l'été, et de même au retour. Nous arrivons et nous partons sans que nul s'en doute.

Notre chemin nous est tracé moitié par l'instinct, moitié par la fantaisie. Les plus hardis s'avancent jusqu'à l'extrême nord, en Suède et en Laponie; la majeure partie niche dans l'Europe moyenne; moi, napolitain, je ne me sentais aucun goût pour les pays froids, et je résolus de ne point aller au delà de ces lieux sauvages où vivent retirés les grands maîtres musiciens.

Pour les trouver il fallait, m'avait dit mon père, franchir les Alpes. Je me dirigeai donc au nord, admirant beaucoup de choses, nulle autant que la vie, qui me semblait une fête incessante.

Un soir, j'atteignis les rives du lac Majeur, décidé à franchir le lendemain les montagnes qui se dressaient devant moi. Nous étions nombreux venus dans le même dessein, car de tous les buissons voisins j'entendais sortir le gazouillis de notre nation. Mais j'évitai de me lier, et, suivant un conseil de ma mère, j'observai ce qu'il adviendrait des autres avant de m'engager dans leur voie. Bien m'en prit.

À l'aube, tous les voyageurs partirent, les jeunes en avant, comme toujours. Sur la première colline où ils s'arrêtèrent, il y avait, disposées en ligne, de courtes branches chargées de baies appétissantes. Quelle bonne aubaine! disaient-ils, un déjeuner tout prêt à la première halte, un repas succulent que la Providence a disposé ici pour nous aider à passer les monts. Et ils se précipitaient sur les grappes rouges. Mais presque tous, avant d'avoir pu saisir le fruit, avaient le cou, la patte ou l'aile serrée par un collet de crin. Je

les vis se débattre, j'entendis leurs cris d'agonie. Au bout d'une minute ils étaient là plusieurs centaines gisant, l'œil éteint, les plumes froissées et brisées, et l'oiseleur accourait retendre ses pièges. À droite, à gauche, en avant, sur tous les contreforts des Alpes, la même mort guettait les nôtres. Que de chanteurs sont tout tombés là, que de chansons à jamais perdues!

Je traversai tristement les montagnes. Huit jours après j'avais trouvé un maître, et je commençais l'apprentissage de mon art, sur les bords du Rhin, près d'un château en ruine dont le lierre abritait aussi une colonie de corneilles et un couple de hiboux grands-ducs.

Mon maître préférait cette société grossière à celle des hommes. "Nos voisins sont criards, disait-il, mais au fond bons enfants. Une fois les corneilles couchées et les dues partis à la chasse, je suis, pour toute la nuit, roi du fleuve et roi des forêts.

Nous volions, en effet, chaque soir, sur la plus haute pierre du donjon, nous nous perchions sur la dernière brindille de lierre, moi un peu plus bas que lui, et là, perdus dans l'immensité, dans les rayons du couchant, dans les brises marines qui passent au-dessus des plaines vers leur but inconnu, nous attendions la nuit. Le Rhin coulait à nos pieds, gardant quelque chose du soleil qui l'avait chauffé, dans ses eaux aux reflets d'armures.

(A suivre.)

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

ROBERTSON MACAULAY, *Président.*
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.
HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,
AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.
MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desautiers, et publié par Aristide Filletteault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN AVOCA.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 1¹
PLACE D'ARMES, Chambres 315 et 316.
Telephone 3243.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 915 hrs.

AU THEATRE
CHANSONNETTES, ROMANSES,
DANSES, ACROBATES,
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE
MERCIER SUR SON LIT de MORT
100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

LA SAISON Dame, le plus beau et le plus com. liv. Le seul au monde publiant 100 gravures par n.°

50 MODELES DE TOILETTES d'après comme ont 10 costumes de 5 vêtements, 10 modèles, 10 toilettes, 29 conceptions, etc. et parcourez.

59 OUVRES DE LA SAISON publiés, en outre des chroniques de la MUSEE et des descriptions des gravures, un ravissant roman, très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. Spécimen gratis. — Abonnements:

3	50c
6	90c
12	1.80

Agents à Montréal: **L.S. JOE. PARRE & FRERE**, BOITE 271, 104 et 106 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.



POUR RELIER LES FASCICULES "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampo toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre relieuse à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.